

ROXANNE BOUCHARD



La mariée de corail

La deuxième enquête de Joaquin Moralès



La mariée de corail

La robe de mariée

Le bruit mouillé qui réveille Angel Roberts, c'est celui de l'eau qui se déchire sous le poids d'une cage qui tombe. C'est une trappe à homards, elle en est certaine ; elle a entendu des milliers de fois l'éclat de la mer qui se fend et se referme sur le piège, ce son chuintant comparable à celui d'un voile qu'on met en lambeaux.

Elle sourit, satisfaite de sa déduction, puis tente d'identifier le martèlement sonore qui l'accompagne. Ça ressemble au claquement qu'émet sa chaîne d'ancre, mais ce n'est pas le cliquetis précis de sa vibration métallique sur le davier. Il faut dire qu'elle n'utilise pas souvent cette chaîne. Ni l'ancre, d'ailleurs.

Le bruit persistant l'intrigue. Elle s'éveille peu à peu, prend conscience de ce qui l'entoure, de l'eau qui clapote contre la coque, de l'odeur du sel, du froid humide de la nuit, de la douleur de son bras droit plié derrière son dos, du tissu de sa robe qui lui colle à la peau. Elle ouvre péniblement les yeux. Appuyée contre la cabine de pilotage, elle aperçoit la poupe de son homardier, dont la porte est grande ouverte, et la chaîne qui se déroule vers la mer. L'émerillon qui la relie à un câblot d'ancrage passe par-dessus bord et c'est ce cordage qui file maintenant vers l'onde. Elle essaie de deviner : à quoi donc est-il attaché ?

IDENTIFICATION DE LA PERSONNE DÉCÉDÉE

Nom : Angel Roberts

Âge : 32 ans

Lieu de résidence : Cap-aux-Os

Cause du décès : Noyade

Une brusque secousse la tire vers le bas. Son corps glisse contre le pont, elle se cogne la tête. Sa robe remonte sous ses jambes, le froid dur lui mord les cuisses, sa main droite se coince bizarrement dans son dos. Dans un élan de panique, elle tâte de la gauche le tapis de caoutchouc rigide qui couvre le pont, essaie de freiner le mouvement. Il s'arrête soudain de lui-même. En rencontrant le contrepoids de son corps, la trappe a cessé sa descente vers les profondeurs. À moins qu'elle ait atteint le fond. La corde qui entoure ses mollets hésite. Angel se ressaisit, tente de remuer les jambes. Qu'est-ce qui se passe ?

Elle inspire un grand coup, puis comprend que ça y est : on est en train de la tuer. Elle se calme, expire en regardant le ciel.

Le visage délicat de la lune est penché vers elle avec un sourire doux. Elle a toujours aimé la lune, « la lune menteuse », disait sa mère. « Si elle forme la lettre D, tu penses qu'elle décroît et, si elle trace la lettre C, tu es certaine qu'elle croît. Mais la lune est menteuse, ma fille, retiens bien cela : quand elle semble décroître, elle prend de l'ampleur et, quand elle affirme qu'elle croît, elle s'amenuise. »

Un bruit inquiétant crève l'air, une déchirure dans le tissu de sa robe, puis la traction du câble qui la tire vers le large reprend lentement. Angel lâche prise. Elle savait que ça arriverait.

CIRCONSTANCES DU DÉCÈS (extrait)

Vers dix-huit heures, le 22 septembre passé, Mme Roberts a soupé chez son père, en compagnie de son mari, M. Clément Cyr, de son père, Leeroy Roberts, et de ses frères, Bruce (l'aîné) et Jimmy (le cadet). Son mari et elle fêtaient, quatre jours à l'avance, leur dixième anniversaire de mariage. Ils ont choisi ce soir-là, parce que c'était un samedi.

Vers vingt-deux heures, M. Cyr et Mme Roberts se sont rendus à l'auberge Le Noroît, chez Corine, à Rivière-au-Renard, où avait lieu une fête annuelle célébrant la fin de la saison de pêche. (Voir la liste des gens présents à cette soirée en annexe.)

Vers vingt-trois heures quinze, Mme Roberts a demandé à son mari de la ramener à la maison, alléguant qu'elle était fatiguée. M. Cyr a conduit son épouse chez eux et est revenu à la fête vers une heure du matin.

En glissant, son corps a légèrement pivoté et libéré sa main. Angel a la nausée, mais elle se sent parfaitement réveillée maintenant. Elle tourne la tête, aperçoit sur l'onde les éclats lumineux que la lune dépose jusqu'au bout de la mer. Effrités près du homardier, ils s'opacifient en touchant l'horizon. Ceux qui habitent la terre en parlent comme d'un sentier d'argent, d'une route pavée de sequins mouvants, d'un tapis orné de mille fulgurances. « Ils sont romantiques, disait sa mère. Il n'y a ni route ni argent dans les reflets que la lune couche sur l'océan. Essaie de les saisir et tu verras : ils te couleront entre les doigts ! La lune est menteuse et la mer est un leurre. »

Angel glisse vers la poupe, approche de la lisière aqueuse, mouvante, qui berce la coque. Une vague froide lui embrasse les pieds, lui lèche les jambes. Elle pourrait se secouer, dénouer la corde, s'amarrer au bateau, forcer son destin en demeurant à bord, mais elle ne le fera pas. Le homardier va bientôt prendre le large, alors qu'Angel sera aspirée vers le fond.

CONSTAT DE DISPARITION (extrait)

M. Cyr est rentré chez lui vers dix heures, le dimanche 23 septembre au matin. Sa femme étant introuvable, il a tenté à de multiples reprises de la joindre sur son cellulaire, mais elle n'a pas répondu.

Inquiet, M. Cyr s'est rendu au quai de Grande-Grave où il a trouvé la voiture de son épouse. Le homardier de Mme Roberts n'était plus amarré au ponton. Il a alors appelé

Jean-Paul Babin, un des aides-pêcheurs de son épouse, qui a affirmé qu'il n'était pas à bord du bateau. M. Babin a quant à lui joint le frère de Mme Roberts, Jimmy, qui a téléphoné à son père.

Personne n'ayant vu Mme Roberts, les pêcheurs ont entamé diverses recherches en se rendant notamment dans les endroits où la victime aimait naviguer quand elle allait seule en mer.

Vers quinze heures, M. Cyr a alerté la police locale, signalé la disparition de son épouse et de son homardier. Les équipes de recherche de la garde côtière se sont mises en branle. (Voir le rapport en annexe.)

Le bateau ondule. Angel étend le bras gauche, touche le métal froid du rebord. Elle sourit. Elles ne sont que deux femmes, dans la pointe gaspésienne, à être propriétaires de homardières. Tantôt, cette phrase se conjuguera au passé.

— Y avait rien que deux femmes capitaines dans toute la Gaspésie!

Les marins ajouteront qu'une d'entre elles est morte en mer.

— Même pas pendant une tempête!

Ils diront que la mer n'est pas un pays de femmes, que la pêche appartient aux hommes. Ils le diront comme une évidence, parce que le métier est dur et qu'ils aiment se savoir robustes.

Ils rappelleront qu'Angel était la fille d'un ancien pêcheur de morue devenu amer, la cadette d'un frère soupçonné d'avoir assassiné un concurrent, l'aînée d'un braconnier. Ils raconteront que son mari a perdu son père, puis son épouse au large – qu'il est lourd de son passé, que la vague engloutit tous ceux qui acceptent de se confier à la mer.

RAPPORT D'AUTOPSIE (extrait de la conclusion)

Nous n'avons noté aucune trace de violence physique *ante mortem*. Aucune marque de défense contre un quelconque agresseur n'a été relevée ni sur les bras, ni sur les mains, ni

sous les ongles de la victime. Le câble qui ceinturait ses jambes à la hauteur des mollets était attaché solidement, mais pas au point d'avoir entravé la circulation sanguine.

Le taux d'alcool élevé et les traces de sédatif trouvées dans le sang de Mme Roberts laissent croire que cette dernière était endormie au moment de sa mort. Si elle avait été éveillée, on peut supposer qu'elle aurait tenté de dénouer le câble qui enserrait ses chevilles ou qu'elle aurait griffé le tapis de caoutchouc contre lequel elle a glissé. Or nous n'avons trouvé ni fibre ni caoutchouc sous ses ongles.

L'eau imbibe le tissu, mouille ses cuisses. La vague s'arroundit à la bonne hauteur, le courant est calculé. Rien à redire, c'est une mort bien planifiée. Tout y est : la robe de mariée, le homardier et ce chemin de lune insaisissable qu'elle emprunte comme un poisson s'enferme à un appât cuivré. « On s'accroche à des leurres féériques, ma fille, car nous avons la foi rêveuse des damnés de la mer. » Sa mère avait raison, mais elle ne regrette rien.

DÉCLARATION DES TÉMOINS (extrait)

Il n'y a aucun témoin direct dans cette affaire.

Soudain, le bateau fait un bond vers l'avant. Angel se retient une fraction de seconde au vide, tel un cormoran qui déploie ses ailes, puis s'abandonne. Le homardier glisse vers le large et ça y est : la gueule glaciale de l'eau la mord. Un instant, sa robe l'immobilise à la surface. Angel prend une ultime gorgée d'air, étend les bras, non pas pour se débattre, mais pour se tourner vers le ciel. Elle ouvre grands les yeux, regarde la lune une dernière fois, et ne les referme plus.

Dimanche 23 septembre

Avant minuit, les gens se méfient encore du jour. Passé cette heure, ils dorment, comme on dit, sur leurs deux oreilles. Ils ont confiance. Ils rêvent. Quand un agent de la paix sonne à la porte de la résidence d'un citoyen profondément endormi, c'est nécessairement parce qu'il est chargé d'un drame, d'un deuil, d'une voiture en ferraille, d'un coup de couteau, d'une balle perdue. Il appuie sur la sonnette, entend l'écho du carillon dans le corridor et attend, debout dans l'ombre, comme un messenger d'apocalypse. Il imagine les gens qui se réveillent, inquiets, qui regardent l'heure, s'habillent confusément, font taire le chien qui s'est mis à japper, allument les lumières dans l'entrée, vérifient par la fenêtre qu'ils ne se sont pas trompés, qu'il y a bien quelqu'un sous le porche, puis ouvrent, déjà terrorisés à l'idée de ce qu'ils devinent d'emblée à la vue de l'uniforme. Pour les bonnes nouvelles, personne n'a besoin de policier. Et elles peuvent attendre le jour.

Non, on ne devient pas agent de police pour ça, se dit Joaquin Moralès, quand le carillon de sa porte fait chanter ses quatre notes symphoniques vers six heures, ce matin-là. Le crépuscule allume une pâle lumière à l'intérieur de la maison sans rideaux. Il enfile un jeans en sortant du lit, un chandail en descendant l'escalier.

Ce réveil aux aurores ne l'inquiète pas parce que c'est la recrue Robichaud qui est de garde au poste. Elle passe son temps à lui tourner autour, à lui demander des conseils, à quémander un avis, à battre des cils pour qu'il lui fasse une recom-

mandation en vue d'être mutée à Montréal. Ce n'est pas une mauvaise policière, mais jeune encore, inutilement téméraire, trop influençable. Instable, elle vivote comme une mésange dans une forêt de conifères.

Elle frappe quelques coups discrets à la porte, c'est le protocole à appliquer quand on ne perçoit ni bruits ni lumière. Il faut prendre en considération que la sonnette est peut-être défectueuse.

Il se frotte les yeux et s'étire la nuque en traversant le salon. Ce n'est pas qu'il tenait tant que ça à dormir, même qu'il était déjà réveillé et avait prévu se lever bientôt pour aller à la pêche. Mais c'est un dimanche de congé et il aurait préféré que la recrue attende lundi. Or, avec elle, c'est toujours urgent, question de vie ou de mort, affaire de justice et tous égaux devant la loi.

Moralès allume une lumière dans l'entrée pour éviter de la surprendre en ouvrant. Rien de plus efficace qu'une jeune agente armée qui sursaute pour vous remplir de plombs.

Joannie Robichaud se tient debout, sérieuse comme un huissier, dans le soleil qui fait prélude au jour. Sa queue de cheval lui serre tellement les cheveux qu'elle lui bride les yeux, son manteau s'entrouvre sur un uniforme outrageusement sexy à hauteur de la poitrine, sa taille est chargée d'un équipement qu'elle s'entête à porter au complet : menottes, matraque, poivre de Cayenne, comme si elle officiait dans le pire quartier du Bronx, son pantalon est si moulé qu'il en perd son pli, ses bottes sont cirées comme à l'armée.

— Je m'excuse de vous réveiller, mais c'est urgent.

Il y en a comme ça dans tous les postes de police et jusqu'au fin fond de la Gaspésie.

Elle se faufile dans le vestibule. Il s'avance pour refermer la porte derrière elle. C'est que l'air est frais et qu'il se tient pieds nus. Il tente de la contourner. Elle est embarrassée de son stock. Ils se touchent, reculent, elle rougit, fait un pas vers la salle à manger, s'arrête, pivote, se plante bien droite devant

lui, ses pouces dans son ceinturon, les coudes loin du corps, prête à intervenir.

Il ferme la porte et la suit de mauvaise grâce.

— Voulez-vous un café, agente Robichaud ?

Elle décline l'offre d'un mouvement sec du menton. Elle aurait dû faire son service militaire.

— Il serait peut-être préférable de vous asseoir, monsieur Moralès.

Non. « Monsieur » ne s'assoira pas. Elle l'exaspère. Il lui en veut de gâcher son réveil pour des broutilles de recrue – surtout à cette époque de l'année où l'été vous glisse entre les doigts comme le sable du temps –, de ne pas l'appeler « sergent », d'oublier qu'elle a affaire à un supérieur, de l'accaparer.

— Écoutez, agente Robichaud, j'accepte de vous aider, mais je ne suis pas à votre service en tout...

— C'est votre fils.

Elle l'a interrompu.

— Mon fils ?

— Un homme de trente ans répondant au nom de Sébastien Moralès.

— Sébastien ?

Soudain, il mesure ce que la présence matinale de l'agente, qui applique à la lettre le protocole d'intervention nocturne, peut impliquer.

— J'ai reçu un appel, vers quatre heures, mais j'ai attendu la fin de mon quart de garde avant de venir. Je voulais pas vous réveiller trop tôt.

— Un appel de qui ?

— D'une de mes amies qui travaille au poste de New Richmond.

— Je ne comprends pas.

Joannie Robichaud fait semblant de consulter ses notes. Elle a mémorisé les détails, mais elle a regardé pas mal de films d'enquête et elle aime ménager ses effets. Malgré ses airs protocolaires, elle rêve en secret d'une histoire passionnelle avec un

criminel fougueux, un riche baron de la drogue qui s'enticherait d'elle, voudrait la détourner du droit chemin, la kidnapperait et lui ferait l'amour dans un lit d'eau. Une tragédie poignante entre le désir et le crime.

— Sébastien Moralès a été interpellé, un peu avant deux heures, à Carleton-sur-Mer. C'était la fête de l'équinoxe, il y avait des festivités en ville. Les patrouilleurs lui ont demandé d'arrêter de chanter devant les maisons endormies.

Elle hésite.

— Et de ne pas pisser devant la mairie. Ils lui ont dit qu'ils l'embarqueraient pour tapage nocturne et grossière indécence s'il continuait. Il a répondu qu'il était capable d'y aller tout seul, en prison, parce que son père était au poste de Bonaventure. Les patrouilleurs ont pensé que c'était le fils d'un détenu.

— C'est impossible...

Une histoire pareille pourrait arriver à Manu, son cadet, mais pas à Sébastien. Son aîné a tout le sérieux ordinaire d'un fils de bonne famille : il ne s'enivre jamais, suit des cours de danse sociale, boit de la bière sans alcool et achète son papier hygiénique en rabais.

— Ils l'ont aperçu, un peu plus tard, en face de la marina : il dansait sur le quai, avec les derniers fêtards. Après, ils l'ont pas revu. Faut dire qu'ils le cherchaient pas. Mais, vers trois heures quarante-cinq, votre fils s'est pointé au poste de New Richmond.

Elle étudie ses notes.

— Il se serait rendu là en voiture, mais personne l'a surpris au volant. Il est entré et il a déclaré, je cite : « Dites à l'enquêteur Moralès que son *chiquito* est ici ! » Quand il a compris qu'il se trompait de poste de police, il a voulu reprendre la route, mais les agents l'ont gardé. L'agent Leroux, c'est pas un doux : il voulait le laisser partir et l'arrêter pour ivresse au volant, mais ma copine m'a appelée. Je lui avais déjà parlé de vous et elle s'en est souvenue.

Elle rougit, mais Moralès ne s'en aperçoit pas. Son regard erre dans le vide, cherche vainement une réponse qui se serait miraculeusement accolée à un objet ou à un meuble dans cet îlot de silence.

— Il y a peut-être erreur sur la personne. Sébastien n'aurait pas fait la route depuis Montréal sans m'informer de...

— Mon amie m'a envoyé une photo.

Joannie Robichaud sort son cellulaire, ouvre l'album et tend l'appareil à Moralès.

— C'est bien lui ?

Pas vraiment. Joaquin reconnaît à peine son fils. La petite moustache, la barbe longue, les cheveux emmêlés y sont pour quelque chose, mais pas autant que cet air bravache, ce sourire ivre et vorace, cet éclat revêche qui anime son regard. Il hoche pourtant la tête.

— Si on veut.

Joannie reluque de nouveau le jeune homme, s'en mord la lèvre : le fils Moralès est aussi séduisant qu'un riche truand.

— C'est pour ça que je suis venue. Je me suis dit que... je pourrais vous accompagner. Il a trop bu pour conduire et mon amie voudrait qu'on passe le chercher avant que l'équipe de jour prenne la relève. Sinon son patron va lui dire qu'un poste de police, c'est pas un hôtel. Vous savez comment les boss peuvent être emmerdeurs quand on...

Elle s'arrête au milieu de sa phrase, rougit de nouveau, mais son supérieur ne dit rien. Joannie et son amie de New Richmond lui font une faveur ce matin, il attendra lundi pour jouer les enquiquineurs.

L'agente Robichaud aurait effrayé n'importe qui en arrivant ainsi, mais c'est difficile de lui en vouloir et tout aussi impensable de lui ordonner d'enfiler des vêtements civils pour aller chercher Sébastien. En plus, elle veut sûrement montrer à sa collègue de New Richmond combien son uniforme neuf lui va, d'une manière aussi autoritaire que sexy. Moralès laisse passer,

mais insiste pour prendre sa voiture à lui. Il a besoin d'occuper son embarras en s'absorbant dans la conduite.

— C'est pas grave de boire un verre de trop, mais faudrait que votre fils évite de prendre le volant quand il est en état d'ébriété.

Moralès jette un œil à sa gauche, du côté de la mer qui pâlit dans le lever du soleil. Qu'est-ce que Sébastien vient faire en Gaspésie ?

— Si c'est problématique, il faudrait lui acheter un appareil pour qu'il puisse tester son taux d'alcool avant de conduire.

Pourquoi n'a-t-il pas appelé ? Et Maude ? Il serait venu sans elle ?

— J'ai un oncle qui fait partie des Alcooliques Anonymes, il pourrait sûrement l'aider. Je vais lui en glisser un mot.

Et son travail ?

— Mais des fois, ça prend une vraie cure de désintoxication. Parce que le problème, avec la boisson, c'est souvent la drogue.

Moralès s'impatiente.

— Agente Robichaud, mon fils n'a pas de problème de consommation.

— Vous êtes son père : c'est clair qu'il vous raconte pas tout !

— Nous avons une très bonne communication.

— Je veux pas vous contredire, mais vous saviez même pas qu'il était en Gaspésie !

— C'est un homme sérieux, ça doit être un malentendu.

Joannie hoche la tête, un peu déçue : dire qu'elle a gardé son uniforme pour que le beau rebelle voie en elle une autorité secourable ! Avoir su qu'il était ennuyant, elle l'aurait laissé se payer un taxi !

— C'est pas grave : s'il a besoin d'aide, il saura que je suis là. Qu'il peut compter sur moi !

Moralès soupire. Il préférerait nettement être en train d'étudier une scène de crime.

Il se stationne sans un mot dans la cour du poste de police de New Richmond. Pendant que l'agente prend les

devants, Moralès observe la voiture de Sébastien, garée de travers. Joannie tient la porte quelques secondes, lance une œillade réprobatrice vers Moralès, constate qu'il ne semble pas pressé de retrouver son fils, puis franchit seule le seuil.

C'est que le cœur de Joaquin a manqué un battement quand il a vu le capharnaüm dans l'auto de son gars. Elle est remplie de boîtes, de sacs, de valises, de vêtements, de casseroles, le tout dans un fouillis de départ précipité, d'existence bousculée, d'amour incendié. Sébastien doit être désespéré, qu'il se dit. Ça expliquerait son ivresse. Et c'est vers lui, son père, qu'il se tourne quand sa vie le met dehors. Il inspire un grand coup, bouleversé par le drame qui l'attend, puis pénètre à son tour dans le commissariat.

Personne à l'accueil. Il frappe à la porte blindée, entend quelque chose. Du bruit. C'est confus. Enfin, l'agente de service ouvre en grand. La musique déboule sur Joaquin comme un glissement de terrain, *La Vida es un carnaval*, de Celia Cruz, qu'il a entendue jusqu'à s'en rendre malade quand il était jeune. L'agente de garde lui fait signe d'entrer. C'est bien son fils qui est là. Sébastien, un genou au sol, fait mine de lire l'avenir écrit sur la paume de Joannie.

— Je vois que vous aurrrrez une rrrroute longue et douce en borrrrdurrrre de merrrr, accompagnée par un vagabond mexicain déjà ivrrrrre d'alcool. Et de votrrrrre beauté.

Robichaud roucoule.

— ¡Papà!

Sébastien Moralès lâche de manière aussi abrupte que cavalière la main de la recrue Robichaud, s'élance vers son père.

— ¿Comó estás? Tou es mon sauveurrrrr!

Il l'enlace, le serre contre lui, se tourne encore vers Joannie et son amie du poste de New Richmond, qui ont les joues roses.

— *Con las senorrrritas...*

Joaquin Moralès garde son fils contre lui et, baissant la voix sous le volume de la musique, lui murmure à l'oreille :

— Qu'est-ce que tu fais ici ? Et lâche ton faux accent de don juan mexicain !

L'autre lui envoie un sourire formidable, empli d'ivresse.

— Je viens te voir !

Et lui flanque un baiser sur la bouche.

— On y va ?

Une fois dans le stationnement, Sébastien remet ses clés à la recrue.

— Je vais embarquer avec la *señorita*.

— Vous serez sage, Sébastien ?

Elle dit ça sans regarder son patron.

— Vous n'aurez pas à vous plaindre, promis...

Il s'assoit dans la voiture et relance sa musique sur son haut-parleur portable. Celia Cruz continue de chanter à tue-tête.

C'est ainsi que Moralès se retrouve sur la 132 Est à suivre la voiture de son fils conduite par Joannie Robichaud, qui accélère, ralentit, valse de gauche à droite dans la voie. Même ivre, il serait difficile de conduire de façon plus dangereuse. Arrivée dans le village de Caplan, la voiture bifurque soudain à droite, vers la plage municipale. Machinalement, Moralès la suit et s'immobilise bientôt derrière elle.

Les jeunes sortent sur la plage. Sébastien, qui a mis la musique à fond, laisse sa portière ouverte. Joaquin, ahuri, regarde son fils prendre la main de la recrue et faire tourner la jeune femme sur le sable dur battu par la marée descendante. Elle a retiré son arme et sa matraque, abandonné le kit de la parfaite policière dans le véhicule. Qu'est-ce que son gars fait là ? Il courtise sa subalterne ? Devant lui ? Moralès s'indigne intérieurement de cette impudeur qui le place dans une posture délicate entre son amour paternel et les valeurs conjugales de loyauté et de fidélité. Lui-même est marié à Sarah depuis plus de trente ans et...

Et quoi ?

En arrière-plan des danseurs, la mer rabat ses vagues contre le sable. Il y a trois mois, une femme lui a mis le cœur à l'envers.

Catherine. Puis elle est partie en voilier et Joaquin n'a plus entendu parler d'elle.

Dans un tournoiement, Sébastien réussit, Dieu seul sait comment, à retirer l'élastique qui tient quotidiennement l'abominable queue de cheval de la jeune agente, et sa chevelure dorée se répand, telle une onde ambrée, une méduse chamarrée, dans l'air humide du matin.

Sidéré, Joaquin observe son fils, debout malgré la route, l'insomnie, la nuit d'ivresse, transformer la pénible recrue en gracieuse cavalière de danse. Se sent-il en droit de lui faire la morale ? Son regard file une fois de plus en direction de la mer, du voilier de Catherine dont il guette l'éventuel retour, puis revient vers le jeune couple. Après tout, qui lui dit que ça va mal entre Maude et Sébastien ? Peut-être que ce dernier a obtenu une semaine de vacances au travail et que sa conjointe est en congrès à l'étranger. Ça ne serait pas la première fois. Peut-être que son garçon agit bien innocemment, lui qui adore danser. Joaquin observe la baie des Chaleurs, désespérément vide dans l'aurore. Il s'en détourne, embraye et regagne la route.

Ce serait l'heure d'aller mettre la ligne à l'eau, mais Moralès meurt de faim. Il ouvre le réfrigérateur avec peu d'espoir : il n'est pas allé à l'épicerie depuis un moment déjà. Il réussit quand même à sauver trois champignons, une moitié de tomate, un bout de poivron, deux œufs, un coin de fromage et un petit oignon : la matinée n'ira pas si mal, finalement.

Maintenant que Sébastien lui a mis la voix de Celia Cruz dans l'oreille, il fredonne *Rie Y Lloro* en se concoctant un petit-déjeuner. Il n'attend pas l'arrivée de son rejeton trentenaire, qui danse la salsa sur la plage ; la recrue le ramènera. Juste au moment où il dépose son omelette aux légumes *ranchero* dans une assiette et se sert un café, il entend la voiture de Sébastien se stationner dans son entrée. Ravalant un juron avant sa première bouchée, il sort remercier Joannie Robichaud et accueillir l'enfant prodigue.

— Vous pouvez compter sur moi, messieurs Moralès!

Elle s'éloigne, les cheveux en désordre et les joues rouges.

— Vous oubliez votre arme de service!

Elle émet un rire d'enfant pris en faute, revient en sautillant vers la voiture, ramasse ses affaires, puis repart, moitié marchant, moitié dansant, vers son véhicule.

— C'est la première fois que je la vois comme ça.

— Elle avait besoin d'un Mexicain.

— Depuis quand t'es mexicain?

— Depuis que je suis en Gaspésie.

— Et depuis quand tu viens en Gaspésie?

Joaquin regrette immédiatement ses mots, il déteste assaillir ses fils de questions. Sébastien prend une mine embarrassée, bredouille en se tournant vers sa voiture remplie jusqu'au toit. Le soleil est bien levé maintenant et la lumière éclaire la scène avec ce qu'elle sous-entend d'une vie conjugale en débâcle. D'un geste sûr, il ouvre la portière arrière, attrape une boîte remplie de chaudrons qu'il ramène contre lui tel un costume de parade.

— Je viens faire de l'expérimentation culinaire!

Sous le coup de la surprise, Moralès recule d'un pas.

— De l'expérimentation culinaire?

Sébastien est chef dans un restaurant, mais ses repas ont toujours cruellement manqué de saveur. Il cuisine fade, des plats passe-partout qui ne laissent de souvenir ni sur le palais ni dans le désir. Moralès s'est souvent dit que les clients devaient vite oublier avoir mangé à ce restaurant. Il aurait aimé croire que les recettes du restaurateur obligeaient son fils à une sorte de standard insipide, mais après avoir goûté, à la maison, aux plats concoctés par Sébastien, il en était venu à la conclusion tranchante que son fils, qui calculait les épices et comptait les portions, cuisinait comme un comptable.

— Oui! J'ai convaincu mon patron, il trouve que c'est une bonne idée.

Moralès est interdit.

— *Chiquito...*

— J'aimerais ça, découvrir les produits du terroir gaspésien : le homard, le crabe...

— La saison est finie. Les pêcheurs ont ramassé leurs casiers depuis des semaines. Ils ont fait le flétan, leurs bateaux sont presque tous en cale sèche.

Du bout du pied, Sébastien claque la portière.

— Les crevettes, alors !

— Il n'y a pas de pêche à la crevette dans la Baie-des-Chaleurs.

— T'es sûr ? C'est pas grave ! Y a pas juste les crustacés qui m'intéressent. La mer, c'est rempli de poissons frais !

Les hommes se dirigent vers la maison, Joaquin ouvre la porte pour laisser passer son garçon et sa boîte de casseroles.

— Ta fameuse omelette *ranchero* ! Ça fait des années que j'en ai pas mangé ! T'es extraordinaire d'avoir pensé à ça !

Il flanque la boîte sur le comptoir, s'empare de l'assiette et du café, les apporte sur la table. Il attaque l'omelette avant même d'être assis pendant que Moralès se rappelle amèrement pourquoi les enfants doivent un jour quitter le giron parental et aller faire leurs petits-déjeuners dans leur propre maison. Le père retourne à la cuisine et insère deux tranches de vieux pain dans le grille-pain en relançant la cafetière.

— Tu t'es remis à la pêche ?

— Oui. J'y allais, justement.

— Où ça ?

— Surtout près de l'eau.

— Je voulais dire : tu pêches directement ici ?

Joaquin sort les rôties du grille-pain. Plus de beurre. Il se verse un café. Plus de lait.

— Oui. On peut accéder à la grève par un escalier de bois. Il y a une fosse juste en bas de la falaise, à droite. L'été, les pêcheurs y déposent des casiers. J'y ai plongé une fois : il y a plein de homards, de crabes, de poissons.

— Tu pêches quoi ?

Joaquin s'avance vers la table pendant que son garçon en sort. Il a déjà tout avalé, comme un adolescent en poussée de croissance.

— Ce qui mord. C'est surtout de l'expérimentation sous-marine.

Sébastien ne relève pas la pointe.

— C'est vraiment beau chez vous!

C'est la première fois qu'il entre dans la maison où son père a emménagé trois mois plus tôt. Sans être immense, la demeure est chaleureuse. La salle à manger et le salon s'ouvrent sur de larges baies vitrées, une porte-fenêtre donne accès à une galerie surplombant la mer. Seule une toile, une œuvre que Moralès conserve depuis toujours et dont les teintes accompagnent celles du drapeau mexicain épinglé dans l'escalier, orne l'aire ouverte. L'ameublement est neuf et un puissant télescope est tourné vers l'horizon.

Sébastien se laisse tomber dans le divan. Moralès s'assoit à la table, repousse la vaisselle sale de son fils et mange en silence. Sébastien ne parle pas non plus. Joaquin sent que son fils n'ose pas aborder le vrai sujet de sa visite. Il finit ses rôties avant d'oser une première question.

— T'as prévu rester ici combien de temps?

Pas de réponse.

— Parce qu'il n'y a pas encore de lit dans la chambre d'amis...

Silence. Moralès s'approche : son gars s'est endormi, assis, le cou plié, la tête sur la poitrine. Il va chercher un oreiller et une couverture, l'aide à s'allonger. Puis il reprend sa tasse de café qu'il termine en une gorgée. Il attrape son manteau, son portefeuille, ses clés et file acheter un lit. Ce n'est pas tant qu'il tient à ce que son garçon soit installé comme un prince, mais il est hors de question que ce dernier squatte son sofa, sa longuevue et étende ses affaires partout, même temporairement.

Quand, enfin, Joaquin descend près de la mer, la journée achève.

Il s'est rendu au magasin d'ameublement de Bonaventure et s'est cogné le nez contre la porte, le commerce étant fermé le dimanche. Il a roulé jusqu'à Grande-Rivière et a commandé un lit qui devrait lui être livré le lendemain. Il a ensuite filé à l'épicerie, fait les courses, puis est revenu à la maison. Son fils ronflant toujours à pleins poumons, il a rangé les provisions en contournant la boîte de casseroles et attrapé sa canne à pêche avant de descendre.

Il soupire en arrivant sur la grève. Il revoit tout ça : le sourire ivre de Sébastien, la chevelure libre de Joannie. Il démêle la ligne, vérifie que la cuillère argentée est attachée solidement, puis, dans un mouvement semi-circulaire, l'envoie à l'eau.



Dix heures de route pour aboutir dans un mensonge. Est-ce qu'il le regrette ? Disons que Sébastien Moralès n'a pas tout à fait fait la gueule d'un champion olympique, en se réveillant, la tête lourde, la bouche pâteuse, la couverture en travers des jambes, en cette fin d'après-midi gaspésien.

Il s'assoit péniblement sur le divan, jette un œil à son cellulaire. Il était certain d'avoir été réanimé par une sonnerie, mais son portable est en mode muet. L'écran affiche une série de textos et d'appels manqués. Maude le cherche, mais il ne répondra pas. Pas tout de suite, en tout cas.

Depuis jeudi dernier, il est en colère. Ce soir-là, son amoureuse et lui ont eu une sérieuse dispute autour de l'infidélité. Il y a des sujets de discussion, dans un couple, qui ressemblent à de petites fissures dans la fondation d'une maison. Emporté par l'enthousiasme confiant de la jeunesse, on a acquis la propriété en se disant que quelques gouttes d'eau printanières sur le béton du sous-sol ne pourraient jamais altérer la solidité de la demeure. Les années passant, les lézardes s'élargissent, mais par paresse ou habitude on ignore l'odeur de moisissure qui monte du côté de l'escalier. Or, par un soir d'orage, on entend

un bruit sourd en bas et on découvre, sidéré, qu'un mur s'est affaissé.

Au milieu de la nuit, des incompréhensions et des paroles nauséuses, Maude a décidé d'aller passer quelques jours chez sa sœur, afin de leur laisser, à Sébastien et elle, le temps de décompresser et de réfléchir à l'avenir. Elle a ramassé des vêtements en vrac et est sortie en claquant la porte tandis qu'il restait, lui, abattu devant le désastre.

Le pire, ce n'était pas tant les confidences de Maude, mais cette phrase qu'elle lui avait lancée comme un poignard : « Nous sommes tous les deux responsables de la situation ! » et qui lui avait tourné en tête jusqu'au matin. Comment pouvait-elle lui imputer ses propres infidélités ?

Le jour suivant, il n'était pas rentré travailler et, comme si le mauvais sort frappait à sa porte, sa mère, qui était absorbée depuis le début de sa ménopause par le projet de devenir une grande artiste, l'avait appelé pour lui parler de la prochaine étape de sa carrière. Il n'avait pas vraiment porté attention au début de la conversation, aussi avait-il sursauté quand Sarah l'avait interpellé :

— Tu m'écoutes, Sébastien ?

— Excuse-moi, m'man, j'ai pas entendu la fin...

— J'aimerais que tu viennes me donner un coup de main pour mon déménagement.

— En Gaspésie ?

Il y avait eu un silence au bout du fil.

— Non. Je viens de te dire que j'ai acheté un condo ici, à Longueuil, juste à côté de l'atelier où je travaille. Je déménage demain.

— Tu vas pas rejoindre p'pa ?

— Non.

— C'est toi qui voulais aller en Gaspésie ! C'est toi qui l'as convaincu de déménager là-bas !

— Oui, mais j'ai changé d'idée.

— C'est à cause de Jean-Paul, ça. Ton « agent ».

Il avait dit ça avec mépris parce que, la seule fois qu'il avait vu sa mère en compagnie de ce dernier, celle-ci ressemblait à une collégienne excitée devant la vedette sportive de l'école secondaire, et cette constatation lui avait donné la nausée.

— Ma carrière artistique a pris un envol inattendu, dernièrement, et...

— Papa est au courant ?

Un autre silence, plus long cette fois, avait envahi la conversation. Puis sa mère avait ajouté :

— Ton père est un adulte. Il n'est pas victime de mes choix. Il est aussi responsable que moi de la situation dans laquelle...

Sébastien avait raccroché. Mû par la colère, il avait ramassé ses affaires et bourré l'auto jusqu'au toit. Il n'avait pas laissé de note à Maude avant de prendre la route de la Gaspésie. Il était enragé, mais confus : à qui en voulait-il ? À sa conjointe ? Évidemment. À sa mère ? Peut-être. À lui-même ? Il n'aurait su dire pourquoi.

À son père ?

La question résonnait fortement dans sa tête. Qui était responsable des échecs conjugaux de sa famille sinon ce dernier ? Il y avait un peu plus de trente ans, Joaquin Moralès avait quitté le Mexique parce qu'il avait mis une touriste enceinte. Il était venu s'installer à Longueuil et, à partir de ce moment, le fier et jeune policier mexicain était devenu un sage et malléable mari de banlieue. N'avait-il pas, en effet, abandonné son pays, laissé derrière sa famille d'origine, mis sa culture de côté pour sa femme, Sarah ? Plus Sébastien y pensait, plus il revoyait son père, silencieux et obéissant, devant sa mère. Soumis. Et puisqu'aucune femme ne respecte un homme qui agit comme un tapis, il arrivait maintenant ce qu'il aurait fallu prévoir : sa mère déguerpissait avec un agent d'artistes ! Voilà peut-être des années qu'elle le trompait. Elle avait même réussi à l'éloigner avec un projet de déménagement en Gaspésie !

Ces déductions faites entre son domicile et la sortie de la ville l'ont vite empli d'amertume. Puisque les enfants imitent

leurs parents, se disait Sébastien, il avait lui-même agi comme son père, s'était soumis silencieusement à son amoureuse et vivait aujourd'hui avec les conséquences humiliantes des infidélités de celle-ci.

Il s'était vu forcé de constater que son échec conjugal à lui, le fils Moralès, prenait racine dans le comportement de son père. C'est ainsi que, gonflé à bloc, il avait filé sur l'autoroute, bien décidé non seulement à s'éloigner pour un temps de Maude, mais aussi à aller affronter son géniteur pour se dépouiller de cette servilité filiale qui lui empoisonnait l'existence.

Entre Montréal et Québec, il avait visualisé son arrivée. Entre Québec et Rimouski, il avait déployé son argumentaire. Entre Rimouski et Amqui, il avait peaufiné les mots de sa révolte. Plus les kilomètres passaient, plus sa pensée se précisait, plus sa langue s'affûtait. Mais voilà qu'en entrant dans Carleton il s'était aperçu qu'il avait faim. Il ne lui restait qu'une heure de route à abattre; il ne faudrait pas arriver chez son père le ventre vide. Ça aurait été un peu gênant.

Il s'était alors arrêté dans un bistro. De la faim à la soif, il n'y a qu'un geste. Difficile de ne pas l'exécuter, surtout quand c'est samedi et que la petite ville côtière est en fête. Il avait donc glissé dans l'alcool, sauté sur la piste de danse en entendant, pour la première fois depuis longtemps, des rythmes latino-américains. Emporté par son propre élan, il s'était mis à faire tourner les filles et, quand elles lui avaient chuchoté: «Moralès, c'est mexicain, non?» il avait, pourquoi pas, enroulé sa langue autour de cet accent qui avait appartenu jadis à sa famille paternelle. Au fil de la nuit, il avait étourdi sa véhémence, engourdi sa rage et s'était mué, l'alcool aidant, en enfant prodigue qui aboutit, affamé et fuyant une relation conjugale étouffante, dans la cour accueillante d'un père aimant.

Ce dernier n'a pas posé de questions ce matin, mais Sébastien, trop épuisé pour se lancer dans une discussion père-fils, a senti une pression muette à justifier temporairement

sa présence ici. Bien sûr, il aurait pu jeter une phrase sans conséquence qui lui aurait permis de remettre à plus tard l'affrontement qu'il était venu chercher. Il aurait pu formuler un petit mensonge inoffensif, dire qu'il avait obtenu une semaine de vacances inopinée, qu'il voulait lui rendre une visite surprise, question de gagner du temps. Mais il s'est senti l'obligation de formuler quelque chose de plus crédible. Un projet.

C'est ainsi que, se tournant vers la voiture et apercevant une boîte de casseroles appuyée contre la vitre arrière, il a ouvert la portière, saisi ladite boîte et s'est lancé.

— Je viens faire de l'expérimentation culinaire !

Son père a secoué la tête, et Sébastien, surpris comme un enfant la bouche remplie de mensonges, aurait dû se taire. Il se sentait aussi idiot qu'une mascotte de baseball dans une bijouterie. Mais justement : s'arrêter là aurait prouvé qu'il mentait. Il fallait donc poursuivre, surenchérir, ajouter des détails, montrer qu'il ne s'agissait pas que d'une fanfaronnade.

— J'aimerais ça, découvrir les produits du terroir gaspésien : le homard, le crabe...

Ça faisait des années que les mensonges le tiraient vers le bas et voilà que, coulant à pic, il inventait d'autres histoires. Or il se passait ceci d'étrange : plus il mentait, plus il arrivait à se convaincre qu'il disait la vérité. Il s'entendait feindre à pleine bouche, mais cela le soulageait, lui permettait d'étouffer sa douleur sous le poids d'un projet, comme d'autres recouvrent la fissure d'un mur par une jolie tapisserie. C'était ainsi : plus il dansait, plus il avait envie de danser.

Sébastien plie la couverture, se lève, avance vers la porte-fenêtre. Difficile d'admettre qu'il s'est dégonflé comme un ballon crevé. Devant son père, ce matin, il a été incapable de lui lancer, à brûle-pourpoint, que Sarah s'était acheté un condo à Longueuil et ne viendrait pas le rejoindre dans cette Gaspésie dont ils avaient rêvé ensemble. En mangeant à sa table, il aurait eu honte de lui parler de sa soumission aveugle envers sa femme. Et, en se réveillant face à la mer, il n'a pas envie de se remémorer

avec lucidité les raisons de son départ. Il se convainc peu à peu que c'est mieux comme ça, après tout. Il doit atterrir, reprendre contact avec son père avant de l'affronter.

Le soleil étend sur la mer des copeaux d'or. Sébastien aperçoit, en bas de la falaise, vers l'ouest, Joaquin qui s'installe pour pêcher. Son père vérifie sa ligne, puis la lance. En crevant l'eau, le leurre crée une petite onde à la surface. Il commence à rembobiner. On dirait que ça mord. Au premier lancer ? Il serait chanceux. Sébastien observe Joaquin qui donne du mou au fil, marche quelques pas vers la gauche, tente de mouliner. Ah, non. L'hameçon est coincé. Il redonne du mou, fait plusieurs pas vers la droite, tente de rembobiner de nouveau. Toujours immobile. C'est étonnant parce que son père a affirmé qu'il y avait une fosse à cet endroit.

À moins qu'un cerf soit tombé de la falaise. Dans un mouvement parallèle, le père et le fils se tournent du côté de la paroi rocheuse, plissent les paupières. Il y aurait du sang. Ils regardent encore en direction de la fosse, se demandent sur quoi le croc a bien pu mordre.

Joaquin pourrait couper la ligne. Ce n'est pas que le leurre est cher, non, c'est que rien ne devrait accrocher à cet endroit. Sébastien épie son père, qui hausse les épaules et se décide. Il pose sa canne en appui contre les pierres rouges, retire ses souliers, puis ses bas.

Un téléphone sonne. Sébastien sursaute. C'est une sonnerie similaire qui l'a réveillé, il en est presque certain. Il cherche l'appareil, le trouve sur le comptoir de cuisine. Un numéro masqué. Il revient rapidement vers la porte-fenêtre, l'ouvre, appelle son père, mais ce dernier ne l'entend pas, occupé qu'il est à retirer son chandail, ôter son pantalon, puis avancer dans l'eau fraîche.

Sébastien répond.

— Un instant, mon père vient de plonger. Ça sera pas long.

Il file à la salle de bain, ramasse une serviette et descend au pas de course l'escalier qui longe la falaise. Il pose les affaires

sur une roche, prend la canne à pêche, laisse le fil aller. Attend. Quelque chose bouge enfin, puis son père paraît à la surface, nage rapidement vers la berge.

— L'hameçon a mordu sur un tronc d'arbre.

Le fils sourit, commence à rembobiner le fil maintenant libre.

— C'est froid ?

— Glacial.

Joaquin émerge de l'eau en grelottant, empoigne la serviette.

— Prends ton téléphone. Quelqu'un pour toi.

Le père saisit le cellulaire pendant que Sébastien s'occupe de la canne, du coffre de leurres et d'une partie des vêtements.

— Allô ?

— Enquêteur Moralès ?

Joaquin Moralès jette un œil vers son fils, qui gravit les marches de l'escalier vers la maison.

— Lui-même.

— Ici la lieutenant Forest.

Il tente de se sécher d'une main.

— J'allais vous appeler, justement. J'aimerais prendre quelques jours de congé.

Il a droit à trois semaines de vacances depuis qu'il a emménagé dans la Baie-des-Chaleurs, mais sa patronne arrive toujours à le coincer. Au moment où il entrait pour la première fois dans l'allée de sa nouvelle demeure, elle l'attendait avec un homicide. Puis il y a eu cette affaire de vols dans les terres et cette histoire de pillage de cimetière.

Moralès est patient. Il n'a pas insisté, parce qu'il prévoyait réclamer lesdites vacances à l'arrivée de sa femme, mais l'apparition inopinée de Sébastien et de sa batterie de cuisine l'a convaincu qu'il devait s'arrêter quelques jours, question de s'occuper de son gars.

— Enquêteur Moralès, la Gaspésie n'est pas un bon endroit pour prendre des vacances.

— C'est que mon garçon est en visite et... hum.

Il ne sait pas trop comment formuler sa requête. Il a reçu un mémo, dernièrement, au travail, qui expliquait que l'assistance à la « détresse psychologique » d'un membre de la famille constituait une bonne raison pour demander un congé immédiat, mais ce n'est pas un sujet qu'un père enquêteur aborde avec l'aisance d'une lectrice de revues de psycho pop.

— Mon garçon a besoin de... hum.

Comment pourrait-il verbaliser ça ? Joaquin et Sébastien détestent les conversations père-fils autant que les explications avec les patrons.

— Si vous pouviez terminer cette phrase aujourd'hui, sergent, je vous en serais reconnaissante.

— Il faudrait que je l'aide dans ses expérimentations culinaires.

Il s'entend prononcer ces mots qui sonnent aussi faux qu'un trompettiste dans un concert pour piano seul. Il se sent rougir stupidement. Sa patronne se racle la gorge avant d'enchaîner, lentement, d'une voix qui se contient de ne pas céder sous un déluge de sarcasmes.

— Moralès, j'aimerais quant à moi, comment dire, vous envoyer faire une « expérimentation d'enquête » du côté de Forillon.

Il se sent ridicule, mais ce n'est pas une raison pour plier l'échine.

— Ce n'est pas mon secteur.

— Les enquêteurs aux homicides manquent en Gaspésie, le poste de Gaspé a besoin d'aide pour élucider une disparition qui a eu lieu la nuit dernière.

— Vous confondez disparition et homicide, lieutenant.

Joaquin s'aperçoit qu'il grelotte. Il prend le chemin de la maison, s'engage dans l'escalier pendant que sa patronne fait semblant de ne pas l'entendre.

— Les prêts de service sont fréquents dans la région et nous permettent de gagner un temps précieux en attendant que les

équipes de Montréal viennent prendre le relais. Quand elles viennent.

— J'enquête déjà sur le pillage du cimetière de...

— J'ai refile votre dossier à la recrue Robichaud.

Moralès entre dans la maison. Il revoit la recrue en question et se demande si elle a raconté à leur patronne dans quelles circonstances ils sont allés au-devant de Sébastien ce matin.

— Mon fils est ici et j'aimerais vraiment...

— J'ai très bien compris. Mais vous irez popoter sur la pointe gaspésienne.

Impossible de réparer sa gaffe, d'avouer que son fils a peut-être besoin d'aide en présence de celui-ci qui, de l'autre côté de sa pile de chaudrons, s'affaire à fouiller dans les provisions. Évidemment, Marlène Forest en profite.

— Pour tout vous dire, j'ai pensé expressément à vous pour cette enquête.

Son fils ouvre le frigo.

— Et pourquoi donc, lieutenant Forest ?

— Parce que c'est une femme qui a disparu.

D'un coup, la présence de Sébastien s'estompe, remplacée par une crainte glaciale.

— Une femme ?

— Oui.

— En mer ?

— Oui.

Sa patronne se délecte du silence. Joaquin jette un œil sur le télescope par lequel il épie quotidiennement l'horizon, en espérant voir revenir Catherine, la femme qui l'a bouleversé. Il hésite avant de poser la question suivante. Son cœur bat douloureusement dans sa poitrine.

— Sur quel type de bateau ?

— Un homardier.

Moralès expire lentement, s'appuie sur le cadrage de porte, ferme les yeux. Sébastien se fige, debout dans le frigo.

— P'pa ? Ça va ?

Marlène Forest a repris sa tonalité cassante de patronne.

— Les femmes de mer ne laissent personne indifférent, Moralès. Ni vous ni les Gaspésiens. Si vous avez le cœur du bon côté du corps, vous allez lâcher vos chaudrons et vous rendre à Gaspé.

Elle a raison, mais Moralès est incapable de lui dire oui. Elle a deviné à quel point Catherine l'a rendu fragile et le jeu cruel auquel elle s'est prêtée le rend blême de colère.

Sébastien ferme le frigo, s'approche de son père, les sourcils froncés.

— T'es-tu correct ?

Joaquin ouvre les yeux, regarde son fils qu'il aime, qui est devant lui, avec sa musique, ses casseroles et sa maladresse. Il se redresse.

— Je ne suis pas enquêteur aux disparitions, lieutenant Forest. Rappelez-moi quand ce sera un homicide.

Il raccroche, fait un clin d'œil de faussaire à Sébastien et entreprend d'éponger énergiquement, avec la serviette, l'eau de mer qui détrempe encore sa peau.

Joaquin Moralès joggé jusqu'au cimetière, ralentit, tourne à gauche. La colère a fait place à l'indécision. Il s'approche sans bruit de la maison ancestrale près de laquelle une camionnette est stationnée, longe la corde de bois, rejoint l'escabeau judicieusement installé sous une fenêtre, grimpe les marches à pas de loup, jette un œil à l'intérieur. Il aperçoit d'abord un sac de marijuana sur une table basse, puis les mains d'un homme qui se roule un joint.

Assis dans son lit, Cyrille Bernard tourne un œil dans sa direction.

— Hiiii... C'est du *pot* thérapeutique, sergent.

Moralès ouvre la fenêtre et entre dans la chambre du vieil homme.

— Toujours vivant ?

— Pas encore mort, en tout cas.

Cyrille Bernard lèche et colle son papier pendant que Moralès referme la fenêtre.

La sœur de Cyrille, avec qui il partage la maison, refuse que le malade reçoive de la visite. Depuis le milieu de l'été, les proches ont pris l'habitude de monter sur la corde de bois sous la fenêtre pour venir voir le vieil homme cancéreux. Or Moralès, la semaine dernière, en a fait débouler presque la moitié. Malheureusement pour lui, la corde était partiellement recouverte d'une feuille de tôle qui empêchait la pluie de s'infiltrer entre les bûches, ce qui a créé un boucan d'enfer.

Alors que le policier roulait dans le tas, la sœur Bernard, trapue et tonitruante comme une caricature de mégère canadienne-française, a jailli de la maison en tenant, comme l'usage le veut, un rouleau à pâte. Moralès se souviendra longtemps et malgré lui de la vision qui l'a agressé quand, couché dans le tas de bois, il a ouvert les yeux. À contre-jour dans cet après-midi lumineux, une large ombre noire à la tête déformée tenait au-dessus de lui un objet contondant dans une position menaçante. Avant même qu'il ait pu se relever, elle lui a soufflé, d'une voix basse sortie des ombres : « Vous allez me ramasser ça, et vite ! »

Pris au dépourvu, il s'est excusé en hâte et a entrepris de corder le bois en un temps record, tandis que l'ombre, croyait-il, s'allongeait derrière lui. Toutefois, le voyant à l'ouvrage, la sœur de Cyrille était rentrée dans la maison et lui avait rapporté un petit escabeau : « Mettez ça en dessous de la fenêtre. Je veux pus vous entendre. » Il s'est retourné pour la remercier, mais elle avait déjà tourné le dos. Il les avait vus disparaître, elle, sa robe de chambre et son chapeau de bigoudis, au coin du perron. Il avait vaguement murmuré quelques mots avant de finir sa besogne et de rejoindre, écorché dans sa chair, mais surtout dans son orgueil, son ami Cyrille.

Depuis, il a beau monter sur la pointe des pieds, il n'arrive pas à se débarrasser de l'impression envahissante d'être observé.

Le vieux pêcheur allume son joint, ferme les yeux en fumant. Joaquin s'assoit à côté du lit.

— Ces jours-ci, la mer s'éteint. Le soleil se lève de plus en plus tard, comme s'il trouvait ça lourd de sortir des montagnes, pas pressé de faire sa job, et il se couche de plus en plus tôt, fatigué d'avoir éclairé si longtemps.

Cyrille Bernard n'est plus qu'une ombre dans son lit. Sa respiration est difficile et sifflante. Il ressemble à un noyé qui cherche son air.

— Le vent lâche pas beaucoup, surtout le jour. Il est teigneux sur la baie. À marée montante, la crête des vagues s'étire, longue et blanche. On dirait des dents de frimas. C'est pas encore la saison froide, mais ça donne une idée de ce qui s'en vient.

— Hiiii... Tu t'améliores, pour un gars de Longueuil! Peut-être qu'il te reste plus de Mexique que tu penses.

Moralès hausse les épaules, gêné par le compliment.

— On approche de la pleine lune.

— Hiiii... Tu sais ce qu'on dit, ici? Que la lune est menteuse, hiiii... pis que son reflet sur la mer, c'est l'argent des fous. Hiiii...

Le pêcheur reçoit des soins palliatifs. Il a fini sa pêche depuis un moment déjà, mais il n'a pas sorti son bateau de l'eau pour l'hiver. Il ne l'hivernisera pas. Il a pour projet d'aller mourir en mer avant que le grand froid les prenne, l'un et l'autre. Il l'a dit à Joaquin. Que la marée d'automne montait.

Moralès sait que ça s'en vient. Depuis presque une semaine déjà, Cyrille Bernard n'a pas quitté son lit, alors il se fait un devoir d'aller lui raconter la mer. Les goélands qui plongent dans l'onde glaciale, qui font éclabousser dans le soleil paresseux des gerbes d'eau qui ressemblent à des éclats de givre. La vague qui se bat contre le gel matinal en s'ébrouant. Les remous de plus en plus rares des bateaux qui rentrent à la maison. Les petites plages anonymes désertées par les derniers estivailleurs. La grisaille qui arrive à mesure que le jour perd des minutes au profit de la nuit. Le silence qui envahit la grève.

— Mon plus vieux est débarqué chez nous ce matin. Soûl, son char plein de casseroles.

À travers la fumée, Cyrille arque un sourcil.

— Hiiii... On dirait que ça va mal avec sa blonde!

Joaquin hoche la tête.

— L'an passé, à Noël, elle a dit devant toute la famille qu'elle voulait un bébé. Mon gars est devenu rouge.

— Hiiii... Rouge comment? Gêné?

— Non.

Moralès a toujours trouvé son aîné un peu lâche. Il a vu tant de fois sa blonde parler à sa place, ouvrir le vin, raconter les grands événements de leur vie de couple, se moquer un peu, même, alors que Sébastien s'effaçait dans le sourire silencieux de celui qui laisse sa femme décider de la tournure féministe de leur vie. Cette fois-là, il avait réagi différemment.

— Rouge enragé.

Le père s'était dit que c'était la première fois qu'il voyait son gars faire preuve de colère, même silencieusement, en présence de sa femme.

Cyrille secoue la cendre de son joint au-dessus du cendrier.

— Hiiii... Il en veut pas?

Dehors, le bleu du ciel perd déjà de son intensité.

— Je ne sais pas.

— Hiiii... Tu y as pas demandé?

Joaquin contemple le cimetière sans répondre.

— Ce sera pus le temps d'y parler quand tu seras couché là. Hiiii...

— Qu'est-ce que tu voudrais que je lui dise?

— Hiiii... T'es enquêteur, tu dois ben savoir poser une ou deux questions de façon intelligente!

— Ce n'est sûrement pas moi qui vais lui montrer comment aimer une femme...

Moralès se lève, s'appuie sur le coin d'une armoire. Il revoit la façon dont son fils a dénoué les cheveux de Joannie Robi-chaud sur la plage, ce matin.

— Pis là? Hiiii... Il fait quoi?

— Quand je suis parti, il essayait de se faire un café.

Moralès change de posture, observe Cyrille qui achève son pétard.

— Marlène m'a appelé, tantôt. Elle a une enquête pour moi dans le bout de Forillon.

— Tu pars quand?

— J'ai pas fini le dossier du cimetière de Saint-Siméon.

Moralès ne le dira pas, mais il veut accompagner Cyrille Bernard jusqu'à la fin.

— On meurt pas ben ben en Gaspésie. Hiiii... Faut que t'en profites, si tu veux rester enquêteur un peu.

— Ce n'est pas une mort, c'est une disparition.

Joaquin avance vers la fenêtre. Le cimetière de Caplan s'estompe délicatement dans la brume du soir. C'est jour d'équinoxe, l'automne s'est présenté sans bruit la nuit dernière. Le soleil attend la neige.

— Hiiii... C'est qui, le disparu?

L'enquêteur hésite.

— Moralès?

— Une femme.

Cyrille écrase le joint. Un moment, le souffle sifflant du mourant traverse la pièce comme s'il griffait les murs.

— Hiiii... Qu'est-ce que tu fais encore ici?

Moralès se tourne vers le lit.

— Ils n'ont pas besoin de moi immédiatement.

— C'est sûr que tu pourras jamais apprendre à ton gars comment aimer les femmes, hiiii... si tu les laisses disparaître en silence!

Moralès encaisse le coup.

— Je vais voir...

— Joaquin Moralès. Hiiii...

— Si Marlène Forest rappelle...

— Tu vas y aller. Hiiii... Pis personne va te prier!

Moralès ravale. C'est pour ça qu'il a quitté la ville? Qu'il s'est mis en préretraite? Pour vivre loin de son épouse, être bouleversé par une femme partie en voilier, trouver Sébastien soûl de désarroi et abandonner son seul ami gaspésien devant la mort?

— Il y a mon gars qui...

— Cette fille-là aussi, c'est la fille de quelqu'un! Hiiii...

— Cyrille, je...

Le malade se redresse sur son oreiller. Il plante ses yeux très bleus dans ceux de son ami.

— Arrête ça! Hiiii... Je suis malade, pas aveugle! J'ai pas besoin de toi pour me parler de la mer, Joaquin. Hiiii... Ni pour mourir en paix.

Moralès revient en joggant, il court vite, comme s'il fuyait la noirceur qui a vaincu le jour. Il a les jambes lourdes et le souffle court quand il arrive au bout du chemin de gravier. Il gagne le sentier qui longe la mer, voit soudain de la lumière et une animation inhabituelle du côté du bistro. Il fait un détour pour aller jeter un œil. À trente mètres, il entend la musique mexicaine qui défonce les haut-parleurs.

Une vingtaine d'autos sont stationnées dans la cour. À travers les fenêtres, il remarque que les tables ont été rangées sur le côté. Une quinzaine de personnes, enthousiastes, tentent de suivre son fils, Sébastien, qui danse une salsa endiablée avec une femme replète qui se trémousse joyeusement. Le serveur Renaud Boissonneau se fait aller les hanches à contretemps, tournoyant au bras de sa partenaire, la couturière qui tient un atelier juste à côté. Joannie Robichaud, cheveux défaits et taille légère, accompagne un homme âgé que Joaquin ne connaît pas.

Dans un coin, quelques femmes pratiquent des pas en riant. Elles comptent les temps de la musique, avancent, se trompent, éclatent de rire en touchant les bras, le dos, les épaules les unes des autres. Elles font des clins d'œil à leurs maris. Ceux-ci ont

déplacé le mobilier pour leur laisser de l'espace, ce qui a eu pour effet de créer une longue table à laquelle plusieurs hommes sont installés avec des verres de bière et de vin. Ils observent les femmes. Ils espèrent sûrement que la danse se poursuivra plus tard, à la maison, dans le salon, dans la chambre, le lit.

Soudain, la recrue Robichaud aperçoit Moralès à la lueur du lampadaire. Elle s'avance vers la fenêtre en sautillant et lui fait signe d'entrer, de se joindre à eux.

Joaquin hésite. Bien sûr que quelque chose en lui voudrait danser, mais il n'y arrive pas. Il pense à son épouse, Sarah, qu'il a choisie il y a trente ans. Elle ressemblait alors à cette jeune femme à la chevelure libre. Il contemple Sébastien, qui l'a aperçu et qui lui fait signe, lui aussi, à travers la vitre. Joaquin ignore pourquoi son fils est venu le retrouver, mais il l'aime sans réponses. Puis il songe à cette pêcheuse qui a disparu, au silence dans lequel elle s'enfonce à mesure que les heures passent. Au cœur qui doit être du bon côté du corps. C'est la fille de quelqu'un, Cyrille a raison. D'un geste doux de la main, il salue Joannie et Sébastien, qui lui grimacent des mines déçues et comiques avant de retourner danser. Puis l'enquêteur Moralès se détourne, sort du halo de lumière, reprend le sentier qui longe la mer et rentre chez lui.



«Sous l'eau, elle semblait flotter. Maintenant, son vêtement lui colle à la peau comme une algue encombrante. Sous l'eau, elle aurait pu devenir du corail. On aurait fait des bijoux avec ses ossements. Mais elle a décidé de remonter vers la surface.»

Quand Joaquin Moralès est appelé à enquêter sur la disparition d'une capitaine de homardier, il hésite : son fils vient tout juste de débarquer chez lui, soûl comme un homme qui a tout perdu. Mais lorsque le corps d'Angel Roberts est retrouvé, il ne tergiverse plus, car cette femme, c'est aussi la fille de quelqu'un. La mer, dans ce roman policier poétique, évoque la filiation et la vague brasse les histoires de pêcheurs, véridiques ou réinventées, de Gaspé jusqu'au parc Forillon.



ROXANNE BOUCHARD lit beaucoup, mais rit surtout. Essayiste et dramaturge, elle enseigne la littérature au cégep de Joliette. Elle a reçu notamment le Prix Robert-Cliche en 2005 et le Grand Prix de la relève littéraire Archambault en 2007. Son quatrième roman, *Nous étions le sel de la mer*, a été finaliste au Prix littéraire France-Québec 2015 et est paru en anglais à Londres, chez Orenda Books, en 2018. *La Mariée de corail* en est la suite.

